

LE DOCUMENTAIRE

un regard de l'intérieur



En Afrique, le documentaire est largement privilégié pour brosser un portrait des sociétés contemporaines et ce, à moindre coût par rapport à la fiction. État des lieux de la nouvelle génération d'auteurs de documentaires sur le continent.

La question du regard est essentielle pour créer une histoire au cinéma. Les grands films sur le Congo réalisés par Thierry Michel et l'Afrique des Grands Lacs racontée par Jihan El Tahri appartiennent au passé. Aujourd'hui, les Africains racontent l'histoire immédiate du continent à travers leurs propres yeux, ce qui n'a pas toujours été le cas. Le manque de ressources économiques a freiné la créativité cinématographique, en particulier dans certaines régions comme l'Afrique centrale, où la rupture de transmission des aînés aux jeunes générations de cinéastes lors de la transition de la pellicule au

numérique dans les années 80 a souvent enrayé complètement la création d'œuvres du 7^e art.

Cependant, un changement est en train de s'opérer. Et ce, notamment grâce à la mise en place d'un dispositif européen de soutien aux cinémas du continent, qui encourage les coproductions sud-sud, et permet d'accroître la visibilité des cinéastes africains sur la scène internationale, dans les domaines de la fiction et du documentaire. A propos de l'inversion des points de vue, le cinéaste Thierno Souleymane Diallo le résume comme suit :

« Un documentaire suit le cours de la vie et de ses aléas, et les délais sont difficilement maîtrisables. »

Pierre Barrot, responsable du programme audiovisuel auprès de l'Organisation internationale de la francophonie.



« Désormais, le lion narre le récit de la chasse à la place du chasseur ». Son premier long-métrage documentaire, *Au cimetière de la pellicule*, a été développé avec le soutien de l'Aide aux cinémas du monde du Centre national du cinéma et de l'imagerie animée (CNC) en 2019, et sélectionné à la section Panorama lors de la 73e édition de la Berlinale. Ce film recouvre tout un pan de l'histoire de la cinématographie d'Afrique sub-saharienne en explorant les traces d'un film disparu de l'histoire – *Mouramani* – tourné en 1953 à Paris par Mamadou Touré, considéré comme le premier film réalisé par un Africain francophone.



Thierno Souleymane Diallo réalisateur d'« Au Cimetière de la pellicule »

A juste titre, Diallo s'interroge sur la pérennité de ses films : « Mes films vont-ils également disparaître ? De quels moyens dispose-t-on pour préserver les films africains ? »

Selon Eugénie Michel-Vilette, productrice de documentaires d'auteurs et fondatrice de la société « Les Films du Bilboquet », le manque de moyens a été un obstacle constant dans l'histoire de la production cinématographique d'auteur en Afrique. « Toutefois, le



Au cimetière de la pellicule de Thierno Souleymane Diallo

documentaire reste le moyen le plus accessible de faire du cinéma sur le continent. », explique-t-elle. En qualité de membre active du Yaoundé Film Lab, fondé par son défunt mari Dieudonné Alaka, elle a observé le rôle important du documentaire dans la restructuration du cinéma d'auteur. « J'ai réalisé que le désir de raconter des histoires réelles a été un tremplin pour les réalisateurs qui souhaitent passer ensuite à la fiction. » Rappelant l'influence des contextes politiques sur la création cinématographique, Eugénie Michel-Vilette note que les auteurs n'ont pas tous la même envie, ni même la capacité à s'extraire de la réalité selon leur pays d'origine. Par exemple, elle explique que les auteurs issus de pays tels que le Rwanda ou la Centrafrique, qui ont connu des génocides ou des guerres civiles, n'ont pas les mêmes perspectives que ceux provenant de nations telles que le Cameroun, où la même autorité politique est en place depuis quarante ans.

Des sujets traités de l'intérieur

Sur un continent en proie à diverses difficultés menaçant la

paix et parfois la survie de sa population, tout en œuvrant à la reconstruction de son identité après son passé colonial, les cinéastes continuent de capturer les espoirs, les détresses, les colères et les luttes, ainsi que les moments de vie de leurs concitoyens.

« Le territoire africain voit désormais naître des films qui abordent des sujets qui autrefois auraient été ignorés par les cinéastes européens, et qui ne peuvent être traités de manière adéquate que par les Africains eux-mêmes », note Pierre Barrot, responsable du programme audiovisuel auprès de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF). Il cite par exemple le premier documentaire du malien Ousmane Samassekou, *Les Héritiers de la Colline* (2015), qui explore les mécanismes de corruption au sein des syndicats d'étudiants de l'Université de Bamako, véritables rampes de lancement vers le pouvoir. « Ces films ont une valeur éducative considérable en ce qui concerne les enjeux sociaux et politiques des pays, et parfois même de régions entières », reconnaît-il.

Recueillir une parole tabou

Le documentaire est un moyen de libérer la parole sur des sujets tabous et peu abordés publiquement, qu'ils se situent en Afrique ou ailleurs. Un de ces sujets est l'immigration clandestine. Dans le cadre du documentaire *Vaisseau fantôme* (en cours de développement), Moïse Togo (Mali) est allé à la rencontre de familles qui attendent

des nouvelles de proches qui ont entrepris un voyage risqué entre le Mali et la Tunisie. Pour son film *Le Dernier Refuge*, Ousmane Samassekou a posé sa caméra dans la Maison des Migrants à Gao, dans la région nord du Mali proche du Sahara algérien, afin de mieux comprendre les raisons et motivations qui poussent les femmes à répondre à l'appel du désert.

Le film a été réalisé rapidement malgré des conditions de tournage difficiles. Bien que les documentaires soient généralement moins coûteux à réaliser que les fictions, les enquêtes et les tournages peuvent prendre beaucoup de temps. Cela se reflète dans les chiffres du fonds de coproduction CLAP ACP du programme ACP-UE Culture, qui a soutenu à ce stade 16 documentaires, dont seuls quatre ont été achevés jusqu'à présent. A ce titre, Pierre Barrot souligne que les délais sont difficiles à maîtriser et presque toujours inévitables car les documentaires suivent les aléas de la vie.

Le Dernier Refuge, le succès d'un premier film abouti du programme ACP-UE Culture



Le Dernier Refuge d'Ousmane Samassekou (Mali), qui aborde la question des migrations entre l'Afrique et l'Europe est le premier projet à avoir été finalisé grâce au soutien du programme ACP-UE Culture. Pour donner corps à son récit, le réalisateur s'est rendu dans une région peu sécurisée du Nord du Mali pour filmer le destin de trois femmes de la Maison des Migrants, un refuge pour ceux qui sont en route vers l'Europe ou en situation de retour.

Dans ce refuge aux portes du désert, les protagonistes révèlent leurs motivations et les raisons qui les poussent à prendre le risque d'une telle aventure dans le désert. Cette expérience de coproduction et de financement a été produite par l'Ivoirien Andrey Samouté Diarra, et a été inspirée par la mémoire du grand-oncle de Ousmane Samassekou, disparu depuis plus de trente ans sans laisser de nouvelles. Le réalisateur explique : « Je voulais réaliser un film sur l'immigration d'une manière intime, car il y avait une histoire familiale en suspens qui, pour moi, méritait d'être questionnée et explorée à travers une approche cinématographique ».

Bien que l'un des personnages du film ait tragiquement perdu la vie dans un récent accident de la route, le film continue son parcours dans les festivals et a remporté plusieurs prix, dont le Grand Prix du festival de Copenhague, l'un des cinq grands festivals de documentaires dans le monde.

Immersion sur le terrain

De nombreux tournages ont lieu dans des pays en crise ou en guerre, ce qui nécessite une recherche approfondie sur le terrain et une immersion dans les communautés locales. Ces conditions peuvent être dangereuses. C'est le cas du film *Le Spectre de Boko Haram* de la réalisatrice Cyrielle Raingou. Le film qui a remporté le prix Tigre d'Or au festival de Rotterdam en février, suivi du prix Perspectives Paul Robeson au FESPACO, relate les exactions commises par les groupes jihadistes dans la région à l'extrême nord du Cameroun.

La réalisatrice a passé plus de six ans sur place, vivant avec les habitants et se considérant comme l'un d'entre eux. Elle a choisi de se concentrer sur la vie de deux jeunes enfants dont les parents sont des victimes du terrorisme, plutôt que sur l'horreur pure. Avant ce film, Cyrielle Raingou a produit six courts métrages documentaires et a lancé le projet *Limegbié – l'œil de la femme*, en langue bamoun – qui encourage les femmes vivant en milieu rural à

s'exprimer à travers la production d'images et à valoriser leur rôle dans leur communauté.

Haut du formulaire

Restaurer la mémoire oubliée en Haïti : une mission de réhabilitation

Les critères de déblocage d'aides au CNC offrent une chance aux documentaristes pour obtenir des financements, surtout pour les auteurs vivant dans des micro-états qui ne sont pas éligibles aux fonds européens. Cela ouvre des opportunités pour une plus grande diversité de bénéficiaires dans le documentaire que dans la fiction.

Pour la première fois depuis trente ans, un pays caribéen – Haïti – s'est vu octroyer une

aide financière sous forme de « bonus » du programme ACP-UE Culture. Ce « bonus » a permis la réalisation de deux documentaires mettant en lumière des pages tragiques de l'histoire des Caraïbes qui ont été effacées des mémoires.

Les deux documentaires haïtiens, *Simityè Kamoken* de Rachèle Magloire et *L'oubli tue deux fois* de Pierre-Michel Jean, explorent des événements tragiques de l'histoire d'Haïti. Le premier revient sur une tentative de renverser la dictature de Duvalier en 1964, tandis que le second évoque le massacre des Haïtiens en République dominicaine en 1937, à travers les histoires de cinq personnages impactés par cette tragédie.

De nombreux films récents mettent en lumière des événements clés de l'histoire africaine, tels que l'escalade de la violence raciste entre la Mauritanie et le Sénégal en 1989 dans *Le fleuve n'est pas une frontière* d'Alassane Diago, la résistance congolaise contre la



Le réalisateur Alassane Diago



« Le fleuve n'est pas une frontière » d'Alassane Diago

colonisation belge dans *Procès Mbako - homme-léopard* de Jean-Michel Kibushi Ndjate Wooto, la réhabilitation de la mémoire des victimes de la Guerre des Six Jours en République Démocratique du Congo dans *En Route pour le milliard* de Dieudo Hamadi, premier film congolais sélectionné officiellement à Cannes en 2020. Boubacar Sangaré, un cinéaste burkinabé et membre du comité de sélection du FESPACO depuis 2021, a également co-réalisé un long métrage intitulé *Une révolution africaine, les dix jours qui ont fait chuter Blaise Compaoré*, qui utilise des images d'archives et des témoignages pour raviver les mémoires. Ce phénomène cinématographique montre une volonté de revisiter et de donner une voix à l'histoire africaine.



Les soutiens à la production documentaire

Africadoc : le pionnier des programmes documentaires en Afrique

Africadoc est un programme organisé par l'association Ardèche Images et mené par *Docmonde* qui accompagne des documentaristes du continent africain, depuis l'écriture à l'étape de la diffusion, dans vingt pays africains.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : depuis l'origine du programme en 2002 jusqu'en 2020, plus d'une centaine de films ont été produits grâce à ce dispositif. Parmi eux, 84 courts-métrages ont été réalisés par des étudiants dans le cadre de leur formation. Le programme a également comptabilisé plus de 50 résidences d'écriture et plus de 15 rencontres de coproduction sur le territoire, dont la plupart ont eu lieu à Saint-Louis du Sénégal. En 2007, un Master II en réalisation de documentaire de création a été créé en partenariat avec l'Université Stendhal de Grenoble au sein de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis. En 2014, le Festival du film documentaire de Saint-Louis a également été lancé.

Entre 2014 et 2016, *Africadoc production*, soutenu par le programme ACP Cultures+ de l'Union européenne, a permis de former 47 jeunes producteurs à la production de films documentaires. L'un de ces jeunes producteurs était Dieudonné Alaka, fondateur du Yaoundé Film Lab et producteur de Tara Group, qui est malheureusement décédé récemment.

Structuration de la filière du film documentaire en Afrique centrale : Le cas d'Impala

Le projet *Impala* est une initiative de l'Association des réalisateurs documentaristes camerounais (ARDC), soutenue par le programme ACP-UE Culture. Il réunit deux ateliers – *Varan* et *Docmonde* – pour soutenir la filière du film documentaire africain dans cinq pays d'Afrique centrale, à savoir le Cameroun, le Congo, la RD Congo, le Gabon et la République centrafricaine.

Le projet vise à sensibiliser, à permettre l'expression et à favoriser le développement de la filière en offrant un dispositif complet de la création à la diffusion, tout en créant un réseau d'associations professionnelles. Le projet comprend quatre activités, notamment :

- La diffusion d'un catalogue de 60 films courts dans un programme d'éducation à l'image documentaire dans les lycées et les universités.
- La réalisation de 10 films courts pour améliorer la qualité de la production.
- Le renforcement des compétences des auteurs et des producteurs pour répondre aux exigences du marché international par le biais d'ateliers d'écriture et de production.
- La participation à des rencontres internationales de coproduction pour développer le réseau et trouver des partenaires.



Or de vie de Boubacar Sangaré

« Or de vie » ou la légèreté du regard

Selon Pierre Barrot, le film *Or de vie*, qui suit la vie quotidienne d'un adolescent de 16 ans travaillant sur un site d'orpaillage au Burkina Faso, réussit à éviter le piège du misérabilisme malgré le sujet difficile du travail des enfants dans les mines. Le réalisateur, qui a lui-même travaillé dans cette mine polluée lorsqu'il était enfant, parvient à transmettre la légèreté de son regard d'enfant sur la situation. Ce traitement humain et empathique permet au spectateur de s'identifier au personnage, sans jamais tomber dans la pitié ou le regard distant. En dépit des circonstances difficiles, le jeune ado est attachant et rayonnant, offrant une expérience cinématographique unique.

D'autres films parviennent également à traiter des sujets lourds avec une légèreté de ton. Eugénie Michel-Villette rappelle que dans le cinéma africain, le rapport à l'image est différent, notamment l'utilisation inventive

et créative des moyens disponibles pour la mise en scène et les ellipses. La violence est rarement montrée de manière crue, mais plutôt suggérée par des ombres ou des hors champs, en raison de la culture cinématographique africaine.

Portraits croisés entre l'intime et le sociétal

De plus en plus de réalisateurs africains s'inspirent de leurs propres expériences pour dépeindre leurs cultures et sociétés, cherchant à rester fidèles à la réalité. Dans son film *La Disparition* – une coproduction entre la Mauritanie et le Sénégal –, Rama Thiaw explore la mémoire collective de son pays. « Dans cet espace qu'est notre mémoire collective, je reviens sur les traces de ma mère, en dressant le portrait d'une femme passionnée et libre. », précise-t-elle. Son film, soutenu par le programme ACP-UE Culture, délivre ainsi un message puissant sur la société contemporaine africaine.



La réalisatrice Chloé Aïcha Boro

D'autres réalisatrices telles que Chloé Aïcha Boro abordent des questions de mœurs et politiques en s'appuyant sur leurs propres histoires. Son documentaire *Al Djanat* relate l'impact de la législation moderne, influencée par des héritages coloniaux, sur les crises familiales. Son témoignage personnel met en lumière une crise généralisée dans la société : le décès de son oncle, figure patriarcale, religieuse et garante de la transmission orale de l'islam, a déclenché une procédure judiciaire devant des tribunaux inspirés par l'Occident, brisant ainsi une tradition séculaire. Sa famille n'est pas un cas isolé, comme en témoigne la crise foncière actuelle en Afrique de l'Ouest, qui est qualifiée de « bombe sociale » par les médias. Cette situation a conduit à des manifestations populaires et à la destruction du palais de justice en signe de protestation contre la justice moderne d'inspiration française.

Vers l'émergence d'un nouveau cinéma d'auteur documentaire en République centrafricaine



Formation CinéBangui, tournage de « Talimbi ».

Makongo Films a joué un rôle important dans l'émergence d'un nouveau cinéma documentaire en Centrafrique, en recevant des aides importantes pour les films *Le Fardeau* et *Nous, Étudiants !*

Tout récemment, le réalisateur Elvis Sabin Ngaibino a connu un certain succès avec son dernier film intitulé *Le Fardeau*. Le long-métrage met en scène deux personnages, Rodrigue et Reine, qui sont séropositifs et doivent garder cette information secrète dans un pays où la maladie est souvent considérée comme une punition divine. Coproduit grâce au soutien du programme ACP-UE Culture, le film a bénéficié de la plus importante aide financière jamais accordée par le Fonds Jeune création francophone (CNC) pour un documentaire. Le projet a impliqué la collaboration de deux sociétés de production africaines – Makongo Films (créée par Elvis Sabin Ngaibino ainsi que deux autres réalisateurs, Boris Lojkine et Daniele Incalcaterra) et Kiripifilms (dirigée par le Congolais Dieudo Amadi) – ainsi qu'une société française spécialisée dans la production de documentaires, Les films de l'œil sauvage.

« Elvis Sabin Ngaibino souhaite raconter l'histoire de son pays lui-même plutôt que de laisser cette tâche à des étrangers », explique Boris Lojkine. Selon lui, la société centrafricaine ne produit que des histoires africaines avec des perspectives africaines, comme en témoignent les films en langue sango que Ngaibino a produits – une première pour l'industrie cinématographique centrafricaine. « Notre travail consiste à accompagner les réalisateurs à créer leurs films car les formations seules ne suffisent pas. La combinaison formation-production est nécessaire pour permettre aux réalisateurs de se qualifier pour les financements internationaux », ajoute-t-il.

Et le producteur parle d'expérience. Avant de créer sa société, Lojkine s'est investi dans la formation de jeunes réalisateurs en Centrafrique où l'industrie du cinéma était quasi inexistante. Tout était à faire. Initialement venu tourner un long métrage à Bangui, il a profité de sa présence en Afrique pour organiser des ateliers de formation à la réalisation de documentaires.



Tournage de « Nous, étudiants! » à Bangui

« Nous étions dans une réalité qui n'avait jamais été capturée à l'écran, sauf de manière très limitée par des journalistes étrangers. C'était complètement différent de Paris, où il semble que tout ait déjà été filmé. J'ai décidé de travailler avec Daniele Incalcaterra, un membre des ateliers Varan, pour créer des ateliers de formation en 2017 et en 2018. Bien que les participants aient produit des résultats remarquables, nous avons réalisé qu'ils avaient beaucoup à dire mais manquaient de la structure nécessaire pour obtenir des financements internationaux ». C'est ainsi qu'est née Makongo Films, nommée d'après le tout premier film en préparation d'Elvis Sabin Ngaibino – Makongo ou chenilles en langue sango – l'un des étudiants les plus avancés de la formation.

Le film de Ngaibino a connu un franc succès malgré des ressources de production limitées. Il a été récompensé à plusieurs reprises, notamment avec deux prix décernés au festival Cinéma du Réel (Paris) en 2020.

En 2022, c'est au tour du film *Nous, Étudiants !* de Rafiki Fariala de remporter deux prix lors du festival Cinéma du Réel. Le projet raconte l'histoire de quatre étudiants en économie qui tentent de naviguer entre petits boulots et espoir d'un avenir meilleur, tout en dénonçant les dysfonctionnements de l'Université de Bangui.

Le film a été présenté en sélection officielle à la section Panorama de la Berlinale 2022 avant de remporter de nombreux prix dans le monde entier, y compris au FESPACO et à la Biennale de Venise. Bien qu'il continue à être projeté dans les festivals internationaux, il a été récemment interdit en République centrafricaine.

Cette deuxième production de Makongo Films a bénéficié du soutien du programme ACP-UE Culture par le biais de plusieurs dispositifs, tels que le Fonds Jeune Création Francophone, l'Aide aux cinémas du monde et le World Cinema Fund de Berlin.